



## **VERS ANCIENS**

### *1. Quelques poésies écrites en 1978-1985*

#### **Aix an XXX : l'exemple**

Par exemple la mort  
Par exemple le geste  
Qui nie et qui se moque  
De la fête indigène

Par exemple ce sein  
Cette cuisse d'argile  
Où le chaos se scinde  
Parfois de nostalgie

Et au bout de la langue  
L'univers enfin tu  
Et puis dans un élan  
Les joies sans imposture

Par exemple l'osmose  
Du ciel et de la vitre  
L'absurde mot-à-mot  
Par exemple la vie

### **Desdémone après les psaumes**

Il va neiger dans Bethléem  
Quand brûlera le dernier psaume  
Pas une âme ne sera sauve  
Ni la mémoire du réel

Lointains déjà les temps d'Hérode  
Mais dans le bleu et dans sa pulpe  
Aucune langue ne répugne  
À goûter le suc de l'opprobre

Où le vrai cri, les prophéties  
Les voix taillées à même l'aube ?  
Seule une étoile au flanc de l'Autre  
Saigne parfois et nous fait signe

Dans l'angoisse la nuit laboure,  
Le chant s'effrite dans nos chairs,  
Égarés sur la sente aux chèvres  
Toujours les mots cherchent une bouche

Quel trou perdu que l'univers !  
Comment vivre, Dieu de Jacob,  
Avec le Verbe qui racole  
Ainsi que femme vite ouverte ?

Vois l'épi dans les fausses lèvres  
L'épée rouillée de l'infini,  
Entends l'écho des avenir  
Qui se défont telle une lèpre

Il va neiger dans Bethléem  
Quand brûlera le dernier psaume,

Mais Desdémone au cœur de saule  
S'obstine à transmuier les haines

### **L'ange, la bête / lisbeth, an XVI**

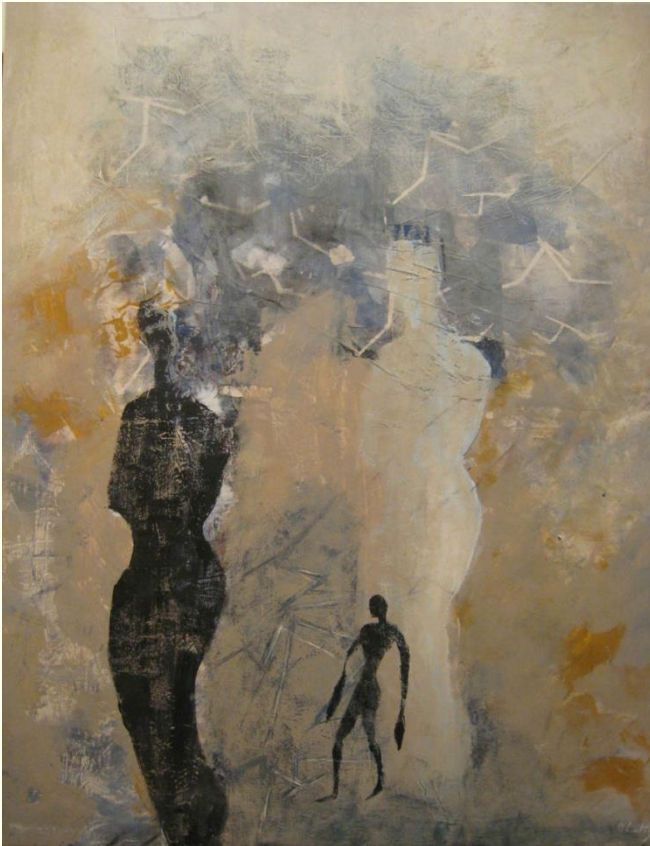
un bout de ciel parfois suffit  
pour que l'esclave en nous proteste,  
la bouche alors s'ouvre aux sophismes  
avant d'avoir appris son texte

dans l'effort qu'un rêve sustente  
on entendrait battre de l'aile  
l'ange qui à la fin des temps  
ne sera plus qu'un cri sans lèvres

même la bête oublie l'éloge  
surgi du chœur, et la grimace  
d'une enfance habitée par l'Ogre  
cherche à fuir les livres d'images

mais la vie a crucifié l'arbre  
où Goethe allait trousser les filles,

sainte simplicité de l'art :  
un pan de ciel parfois suffit



### **Cris de la peau à vif / Apocryphes**

1. Pierre le chant, pierre la semence
2. Qui a péché enfantera
3. Dans l'évidence du chaos
4. Comme on étripe le temps
5. Ce qui copule avec l'espoir
6. Langue charnelle pour rien de sens
7. Tant de dieux cloués à genoux

8. Comment saurait-on ce qui survit
9. Les rites, l'exil à face blanche
10. Ruminées l'ombre et ses orties
11. Sous l'étreinte, le récit des ruines
12. Sainte salive sur les images
13. La fraternité des aubes posthumes
14. Qui aura dit : chiens de l'orgueil ?
15. Nul n'entrera plus dans les choses
16. Montée du sel dans le silence
17. Quand la main voudrait renier ses pactes
18. Recrachant les mots qui firent l'homme

## Ex ponto 9

Amer le règne des poissons qui  
écrivent leur nom sur les vagues  
de la steppe : cendres et sang,  
sel impur des cantiques barbares.  
Comment croire à l'éternité  
des pénélopes aux cuisses peintes,  
ô toi qui survis dans des paysages  
interlopes. La mort viendra  
avec les cris rauques des oiseaux  
de passage



## Images (1) : Valéry Larbaud en Petite-Russie

Un jour à Kharkow le poème  
Neigeant sur le néant  
Comme s'il eût absorbé le désordre  
De sa propre vie,  
L'évidence ovidienne : certitude  
Du mensonge, histoire révélée  
Ou rêvée par un sein une vulve (O

Douce femme, là-bas, dans l'image  
Inverse de la divinité),  
Ce petit rien qui persiste  
Au niveau des frayeurs d'enfant  
Au niveau des calvaires, du désir  
Et de la lie des siècles

### **Images (2) : Gogol à Rome**

À l'autre bout de la vie étrusque  
il y aurait un ciel reconquis  
sur l'innocence, et la joie abstruse  
de n'être plus qu'un Nez qui s'esquive.  
Mais dans les rêves, au bord du temps,  
seul le spectre des tilleuls poltaves  
dressait sa croix ainsi qu'en un temple,  
et un enfant geignait dans l'étable

**runa simi**

et ce qui ne peut plus survivre



dans nos chants : l'herbe étoilée  
les litanies moins sanglantes  
que des couchers d'empires

Atun-Apa-huallpi  
tu as dit : sois cet homme  
sa conscience arrachée  
aux vertèbres

et tu as dit : sois cette femme  
frêle musique des corps vierges  
qu'on découpe sur l'autel



Huallpi-Huanatayna  
délivre-nous des tropes  
roucoulements des colombes sans cou  
du retour de la joie  
dans la cendre de nos enfants

Apo-aya-atun  
comme ta pourriture est lente  
à ronger nos tribus  
le temps qui tourne à vide

entre la vie et la viande  
de l'Idée !

tu as dit :  
sois le sang la soif  
qui remue les langues  
des morts

... de leurs os  
nous ferons des flûtes  
et nous danserons

*\*\* Apo... Huallpi... Atun : invocations de l'Être suprême en langue quechua.*

### **Poetic hard**

Je n'ai jamais écrit.  
Mais je sais que la vie s'effrite

dès le premier vers.  
Rime après rime tu verses

le mucus des nuits sur la page blanche,  
tes souillures, tes silences,

et il te faut exfolier les rêves.  
Il ne te reste

qu'une lune amère dans la bouche,  
un corps mal debout

avec des spasmes de haine.  
Ceci est mon dernier poème.

**Nikolaï Asseïev lit à trois voix et deux mains  
le poème de Marina Tsvetaïéva *Kryssolov (Le Charmeur de rats)*  
à ses amis ex-futuristes**

**1.** Ici comme ailleurs,  
**L** quand la nuit déboutonnait  
**a** philistins et fiancées,  
  
**V** l'âme envolée par l'oreille,

i  
l  
l  
e

nous rêvions,

à Hamelin-sur-le-Dos ou sur-  
la-Main,

rimailleurs, forçats palpant  
l'espérance au fond des poches  
*Morgen ist auch ein Tag*

nous rêvions, celui-là  
d'un sein reprisé, celle-ci  
d'une chair plus existentielle

**2.**

L  
e  
s  
  
r  
ê  
v  
e  
s

(non pas le sens des choses :  
la choséité de l'essence),

et Pierre voyait Paul

en songe et Paul y voyait  
Paul,

ni son ni odeur, ô culte  
des désirs à cent coupoles,

au poids de l'or et du sang  
le péché,

alors les rats,

**3.**

**L**

**e**

**f**

**l**

**é**

**a**

**u**

beauté du lard dans la couche  
de la femme du bourgmestre,  
riz et blé dans le granges, étrons  
de la patrie arc-en-ciel,

alors les rats sont arrivés au galop,  
déferlante dialectique  
des masses,

même à travers les cadavres  
plantés replantés dans les champs,

et du côté du fleuve,  
par les jardins je suis entré  
dans la ville postbiblique,

vêtu de pourpre avec ma flûte,



4.  
L  
a  
  
d  
é  
l  
i  
v  
r  
a  
n  
c  
e

plus rien en moi  
du vieillard lubrique attablé  
chez Rachel,  
  
kameraden, je chantais,  
  
lèvres subitement arrachées  
aux phrases, aux hymnes  
ventriloques,  
  
à des milliers de lieues de l'autre  
Hamelin : l'Himalaya-paradis,  
"des radis pour les rats",  
  
force de l'informe qui prend  
forme dans l'absence du temps,  
il suffisait d'imiter  
l'archaïsme d'un cantique, l'apôtre  
expulsé de ses actes,  
  
pour que la foule à longue queue  
plonge intrépide dans le lac,

**5.**  
**A**  
**u**  
**R**  
**a**  
**t**  
**h**  
**a**  
**u**  
**s**

mais restait la maison  
des rats, et la raison des rats,  
  
les hypogastres accoudés  
à toutes les fenêtres et qui frappaient  
sur des casseroles,  
  
les séraphins faux jetons  
avec leur peau du dimanche, Hans  
et Gretchen à vif dans la contredanse,  
  
toute promesse reniée entre  
les draps souillés de blancheur,  
  
croupe singeant les évangiles,  
  
mais au-dessus des étoiles,  
par delà les mots, la danse du poète  
charmeur de rats,  
  
et parce que tu n'étais qu'une  
fillette dans le chœur, le médium de Frantz

cherchant à se faufiler dans ta culotte,

et parce que la mort  
bleuissait dans un coin du vitrail,

**6.** tu fus la première à entendre  
**L** ma flûte-sésame,  
**e**  
tu l'entendis réinventer le ciel,  
**p** le baptiser d'un nom  
**a** d'oiseau, *dyr boul*  
**r** *schil*,  
**a**  
**d** tous les enfants bientôt jaillirent  
**i** des jupons et des basse-cours,  
**s** des livres empestés de la vie,  
**d**  
**e** « là-bas c'est à jamais dimanche »,  
**s**  
toi déjà transparente, l'éternité  
battant à tes tempes,  
**e**  
**f** de l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'au



a                    menton, jusqu'à la buée  
n                    des vaines berceuses et comptines,  
t  
s                    mère-grand, ne l'appelle plus  
                     pour dîner

*Trois poésies de circonstance*

**à la manière de / sonnet pour E.**

Ce serait peut-être ça  
                     l'après-vivre :  
pisser sur la palissade  
                     du grand vide.

                     La muse de ronsard  
                     accroupie derrière la vitre  
que savait-elle du temps de sable  
                     se glissant dans nos villes ?

Quand tu seras bien vieille  
parmi les ruines des soviets  
dévidant mes rimes et filant

Tu diras : « un poète m'aimait ».  
Mes vers, tu pourras te les mettre...  
Ah, que la syntaxe est lente !

### **Pro nobis**

jeu de la vie, jeu de l'Oye  
le je n'est plus moi  
et tue le toi  
il ou elle  
elle ou il  
battement de cils  
battement d'ailes  
le nous se dénoue  
le vous se désavoue  
flottantes îles  
dans le désert du ciel

## Épithes

*pour l'âme de Konstantin P.*

De fuites en défis et défaites,  
Son existence s'était défaite.

\*

Ayant vaincu tous les sommets,  
Au vide enfin il se soumet.

\*

Jusqu'en la mort net et pur :  
Seigneur, reçois son épure.

\*

Poète, ici les vers  
De l'âme n'ont que faire.

\*

« Epoux, fils et père –

À toi qui nous perds ».

\*

Mon doux odieux,  
Démon et dieu.

\*

Une vie  
Lui suffit.

\*

O mort,  
Éclore !

\*

Ci-  
gît

[suivant](#) → 7-2